

XYZ. La revue de la nouvelle

Le chemin le plus court

Marc Rochette



Numéro 44, hiver 1995

Parfums

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4508ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rochette, M. (1995). Le chemin le plus court. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (44), 66–68.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le chemin le plus court

Marc Rochette

Du sang. Sur tes mains, tes bras, ton chandail, tes pantalons. Du sang. Et ces lumières qui tournent, rouge, bleu, rouge, bleu. L'inconnu à tes pieds saigne abondamment. Mort. Toi, tu es sale, mais calme, très calme. Tu ne comprends pas pourquoi tu l'aurais tué, tu ne te rappelles même pas l'avoir fait. Tout ce dont tu peux te souvenir, c'est l'autoroute, puis d'un arrêt, près de cette voiture. Ensuite seulement, tu as aperçu ce corps. Depuis environ cinq minutes, tu examines, tu cherches des explications, des motifs. Tu l'as sans doute tué. Sans doute. Mais les autres fois tu savais.

Tu avais volé. À neuf ou dix ans, un après-midi passé aux alentours d'un dépanneur, attiré par des automobiles miniatures. Une dizaine de Matchbox, soutirées une à une. Excité, en pleine action, tu te rendais compte de l'énormité du geste. Tu serais pris. Pourtant, tu commençais déjà à chercher comment dissimuler ton délit. Jusqu'au moment où papa, d'autorité, te ramena au dépanneur. Avec les Matchbox !

Aujourd'hui, c'est autre chose. Des gens se sont arrêtés pour voir. Tu as même entendu parler de la police. Ça ne t'effraie pas. Les curieux, si. Ils se tiennent à distance. Qu'ils ne s'en fassent pas, tu n'es pas malade, tu ne leur feras pas de mal. Lui, tu lui en voulais sûrement. Tu ne le connaissais pas, mais il y avait une raison. C'est certain. Tout cela te rappelle une autre fois où tu cherchais des explications, les mots justes, ceux qui conviennent. Encore une histoire d'automobiles.

Un accident que tu avais provoqué. Tu t'engageais à gauche dans une intersection. Tu attendais le feu jaune pour te risquer. Une dernière voiture venait, de face. Elle ne roulait pas trop

vite. Quand le feu vira au jaune, tu avais pensé qu'elle s'arrêterait. Tu appuyas sur l'accélérateur ; l'autre, de même. Après l'impact, tu sortis de ton véhicule pour bêtement constater tes dégâts, ceux de l'autre. Et pour vérifier s'il se portait bien, celui-là. Presque détaché, tu revivais l'événement, cherchant l'erreur, à qui revenait vraiment la faute. Lui, il se mit à t'insulter. Tu l'écoutais sans broncher. Lui s'en trouvait incapable : tu faisais une bonne vingtaine de kilos de plus et voilà qu'il commençait à te bousculer. Ton apparente indifférence l'échauffait davantage. Tu le retins de ton mieux, aidé par quelques témoins. À l'arrivée de la police, tu perdis ce qui te restait de contenance. Faire face à l'autorité, alors que tu avais commis une faute...

Crainte stupide que tu ne ressens pas pour le moment. Les policiers arrivent. Ils ne te font pas encore face, mais ton attitude n'a pas changé d'un iota. Tu ignores ce que tu leur diras, ça ne te préoccupe pas. C'est peut-être ça qui inquiète : savoir quoi dire et trouver ça insuffisant. Lors de l'accident, tu imaginais ce que tu leur raconterais. Tu connaissais aussi toutes les failles de ce genre d'alibi. Il y avait bien eu cette autre fois...

Tu roulais sur l'autoroute, à gauche, sauf quand on cherchait à te doubler. Derrière toi, un énervé. Il n'attendait pas que les gens se rangent. Il ne mettait pas, pour un instant, ses *hautes*. Il les laissait et collait les voitures de près, pare-chocs à pare-chocs. Tu savais très bien ce qu'il te fallait dire. Néanmoins, tu le laissas passer. Pour immédiatement lui servir sa propre médecine : feux de route et pare-chocs. Il n'apprécia pas et appliqua les freins. Tes réflexes prirent le contrôle, tu pus éviter de l'emboutir. Tu commençais tout juste à perdre ton calme quand tu le vis te faire un petit signe de la main. Tu recommenças le manège. Mêmes réactions. De 140 à 30 km/heure en peu de temps. Sur l'autoroute, voie de gauche. Il ouvrit sa portière, fit mine de sortir. Toi aussi : de toute manière, il y avait longtemps que tu ne te dominais plus. Il accéléra de nouveau. Tu le suivis et te rangeas derrière lui, sur l'accotement. Cette fois, pas de *mine de* : tu sortis de ta voiture. Il fit de même. Arrivé devant

lui, avant même qu'il ait dit le moindre mot, fait le moindre geste, tu l'avais déjà frappé. Nez fracturé. Sans lui laisser le temps de riposter, tu recommençais. Il s'écroula. Tu le saisis au collet et, le redressant, le frappas contre son pare-chocs. Peut-être une fracture, sûrement une coupure importante à la tête.

Son nez, sa tête, tes mains, tes vêtements... du sang partout. Et ces lumières qui tournent, rouge, bleu, rouge, bleu. Il est là, sur une civière. Toi, tu marches, menottes aux poignets, des policiers à tes côtés. Maintenant tu sais quoi leur dire et que cela suffira. Tu es coupable, et calme. Très calme.